

# L'homme à la montre



**Patrick Kabakdjian**

« Un certain soir, on frappa à ma porte. Etonné, je me levai de ma table de travail pour aller ouvrir ; je n'attendais personne. Il se faisait tard. Mon étonnement grandit lorsque j'ouvris la porte : un homme était là que je ne connaissais pas. « Bonsoir, puis-je entrer ? ». Sans répondre, et machinalement, je m'effaçai pour laisser entrer l'inconnu, car il me semblait d'un coup que j'attendais sa visite depuis longtemps. Nous nous assîmes tous les deux en silence. Au bout d'un moment, il sortit une montre de son gousset et sans la quitter des yeux, il me dit d'une voix profonde et calme : « Elle ne marche plus, les aiguilles sont à l'arrêt et je me demande maintenant pourquoi le temps m'a quitté ». Interloqué, je ne savais que répondre ; il leva alors les yeux sur moi, et continua : « Où est-il à présent ? » « Mais je ne sais pas ! », j'avais répondu très vite et sans réfléchir car je me sentais bizarrement coupable de son malheur. Encouragé par ma gêne évidente, il prononça ces mots : « Vous allez me le rendre, n'est-ce pas ? » Je fus sur le champ pris d'une effroyable panique qui me fit bondir hors de chez moi. Je courus le plus vite possible pendant si longtemps que je me perdis dans des rues que je ne reconnaissais pas. Au moment où je parle, je ne sais pas depuis combien de temps j'erre dans cette ville étrangère où je ne rencontre plus que le bruit de mes pas. »

Il erra donc longtemps dans les rues désertes qu'il découvrait au fur et à mesure de sa déambulation. Il n'en reconnaissait aucune, mais aucune ne lui était vraiment étrangère. La hauteur des immeubles, le rythme des façades, avec balcons ouvragés et parfois chapiteaux et linteaux, la largeur même des rues, parfois meublées d'arbres, tout cela lui rappelait la ville qu'il avait connue. Pour se rassurer, il se disait qu'à force de courir pour échapper à l'inconnu qui l'avait tant effrayé, il était parvenu dans un quartier si éloigné qu'il ne l'avait jamais visité. Mais alors pourquoi lui était-il impossible de retrouver son chemin ? Un étrange malaise l'habitait, qui était un mélange d'inquiétude et d'intérêt. Il se

surprenait à dévisager cette ville inconnue avec l'avidité d'un enfant à la recherche de nouveaux jeux.

Il en était là de ses réflexions lorsque le cœur lui remonta dans la gorge : il aperçut soudain à quelques mètres de lui une silhouette se dégageant de l'ombre d'une porte cochère. Fut-ce par désespoir ou par bravade ? Il se jeta à la rencontre de l'être qui s'offrait ainsi à sa soif de rencontres. « Bonsoir » fit la silhouette, et la voix était douce et charmante. Il n'osait pas en croire ses oreilles. Avant de répondre, il crut un instant à une hallucination suscitée par la fièvre de son désir. « Bonsoir » dit-il d'une voix tremblante et enrouée. Il n'avait donc pas parlé depuis si longtemps ? « Je crois que je me suis perdu... » osa-t-il continuer. Et il resta médusé, car il découvrait dans la faible lumière des réverbères une très belle femme, vêtue très élégamment, et qui le regardait d'un air amusé. Ce qui le surprit, c'est qu'elle ne semblait pas du tout effrayée par le hasard d'une rencontre nocturne avec un inconnu. Il ne put s'empêcher de penser qu'elle était la gardienne de ces lieux, et que, peut-être, c'est elle qui avait ordonné le couvre-feu pour laisser le champ libre à sa déambulation quotidienne, à son vagabondage rituel le soir après le coucher des braves gens.

Telle une reine, en effet, elle s'avancait, et d'un seul coup la rue devenait l'écrin de sa majesté. Imperceptiblement, ils s'étaient mis à marcher côte à côte au milieu de la chaussée. Il fut d'abord intimidé par cette faveur accordée tacitement et si facilement, mais bientôt, il fut envahi par une fierté qui lui redonnait une vigueur inattendue, après la panique qui l'avait saisi inopinément. La frayeur que l'inconnu à la montre lui avait causée prenait maintenant un sens évident : il avait rendez-vous, sans le savoir, avec cette femme, à cet endroit où le hasard de ses pas l'avait conduit. Il devait marcher tôt ou tard aux côtés de cette reine dont la seule présence le subjuguait. Pourquoi se sentait-il rassuré à ce point après les mystérieux événements de la nuit ? Après tout, il ne savait rien de ce personnage surgi de l'ombre et qu'il s'obstinait à croire providentiel. C'est qu'il ne sentait plus le danger dans l'étrangeté de ce qui lui arrivait. Il était

tellement plein de gratitude, il éprouvait tant de reconnaissance à l'égard de sa compagne de marche, qu'il fut tenté de lui prendre la main pour la baiser, dans un geste d'allégeance et de remerciement. Mais finalement, il n'osa pas, impressionné qu'il était après-coup par la présence de ces gants bleus, qu'il n'avait pas encore remarqués, et qui recouvraient jusqu'en haut les bras de la promeneuse. « Tiens ! Je n'avais pas remarqué leur couleur » se dit-il, et il se rendit compte aussitôt que le ciel, noir encore il y a peu, s'était éclairci au point de changer la couleur des rues.

Combien de temps avaient-ils ainsi marché, en silence, dans un tacite respect mutuel ? Il lui sembla à ce moment qu'ils donnaient l'image d'un couple improbable, nimbé d'une confiance évidente. Mais la ville était toujours aussi déserte, et il cherchait en vain quelque témoin de cette étrangeté. Il tourna légèrement la tête vers sa compagne, pour tenter de rompre le silence qui lui devenait pesant ; lorsqu'il découvrit le visage de celle qui marchait à ses côtés les mots restèrent derrière ses lèvres ; le jour nouveau l'éclairait délicatement. « Je n'en ferai jamais le tour » furent les premiers mots qui résonnèrent dans sa tête. C'était un visage-continent qu'il découvrait ébahi. Il croyait y voir toute l'histoire de ce pays inconnu auquel il brûlait d'avoir accès. Elle le regarda à ce moment, et ce n'était pas son regard à elle seule qui le regardait, c'était le temps et l'espace du monde qui venaient à sa rencontre et qui le considéraient à travers ses yeux à elle. Il se sentit saisi dans ce regard par le monde lui-même ; il eut un court instant le sentiment d'être en présence de l'être lui-même. Puis il se vit dans son regard à elle, c'est bien lui qu'elle scrutait, et il comprit qu'il lui était inutile de formuler la moindre demande, de tenter de lui adresser la moindre parole, et pourtant les mots lui brûlaient les lèvres : elle savait tout de lui, de son désir, de son vide aussi, de son insuffisance et de sa soif d'entrer en elle comme dans un monde qui allait le régénérer.

« En terre étrangère », se dit-il pour calmer son exaltation, « il est important de marcher sur des œufs, pour commencer... Je ne dois surtout pas la

brusquer. Là par exemple, j'ai une envie folle de la prendre à bras-le-corps et de coller mes lèvres sur son visage merveilleux, mais il est trop évident que ce serait sacrilège. » Pourquoi fallait-il que le pire sacrilège vienne ainsi le tenter dans cette ville qu'il ne connaissait pas, et envers cette femme, gardienne évidente des prestiges du lieu et du temps ? À croire qu'il attendait, qu'il espérait ce vertige de l'interdit, qu'il désirait tout au fond de lui-même provoquer les forces obscures qui le guettaient, et dont il se sentait obsédé depuis la visite nocturne de cet homme étrange. Il préférait encore avoir quelque chose à affronter plutôt que d'endurer l'impossible angoisse qui le glaçait dans tout son être... Cependant quelque chose lui disait qu'il avait beaucoup à perdre à cause de son impatience, et qu'il était sur le point de déclencher une catastrophe ; mais le poids de ces prémonitions n'avait pour seul résultat que renforcer sa détermination puérile : celle d'un enfant buté qui n'a d'autre désir que de casser une trop belle chose pour voir ce qu'il y a dedans... Et c'est comme un enfant gourmand qu'il prit possession des lèvres de la jeune femme ; et ce fut encore meilleur que ce qu'il attendait : la chaleur, le moelleux, la profondeur de ce baiser le liquéfièrent sur place. Quelque chose comme une vague puissante l'envahit, un rouleau océanique qui dépassait même son désir, jusqu'à l'anéantir. Il s'absenta pour un temps dans le sentiment de ne faire plus qu'un avec l'infini, de participer du mouvement des sphères célestes ; mais cela, c'est ce qu'il eut le temps de se dire après, lorsqu'il eut retrouvé la parole, car à ce moment précis, il était dans la plus grande confusion avec la matérialité du monde et il en tirait une indicible jouissance... Cette éternité ne dura pas, un violent coup porté sur l'arrière de son crâne le tira hors de sa félicité.

Dans un demi-coma, il se sentit saisi et emporté par plusieurs mains vigoureuses qui lui enserraient les membres avec une fermeté fébrile et coléreuse. On le jeta sur un lit rudimentaire dans une pièce très exiguë qu'il découvrit après avoir longtemps somnolé, partagé entre le rêve qu'il croyait être en train de faire et l'appréhension d'un réveil trop décevant. Pendant un temps

qu'il ne put mesurer, il flotta ainsi dans un demi-sommeil, et dans cette torpeur, par courts instants, il revivait avec délices le baiser qu'il avait osé prendre à la femme mystérieuse. A d'autres moments, quelque chose dans son subconscient lui disait qu'il ne fallait pas qu'il se réveillât maintenant, et il replongeait dans son rêve. Le pressentiment d'un châtement inéluctable le maintenant dans un monde fantomatique où il ne percevait du réel que des échos indistincts, des nappes d'ombre et de lumière, sans qu'aucune forme ne s'impose pour le tirer hors de cette torpeur où l'avait mis avec brutalité le coup reçu derrière la tête. Il s'accommoda longtemps, sans doute, de naviguer dans ces limbes où il se savait encore protégé. A un moment, une image plus précise sembla venir à sa rencontre, une présence impalpable qui se fixa comme une apparition dans son esprit tourmenté. Un visage se penchait sur lui et le regardait. Il eut alors l'impression que quelqu'un lui tendait un miroir car ce visage ressemblait étrangement au sien. Mais ce n'était pas tout à fait le sien car il y reconnaissait certains traits des visages de ses parents. Oui, c'était lui-même, c'était bien son visage, mais épaissi de toute la tendresse de ses parents. La bienveillance qu'il lut alors dans ces regards superposés le revigora ; il sentit un flux de bien-être parcourir tout son corps ; quelque chose s'éclaira dans son esprit embrumé et il comprit qu'il s'était réconcilié avec sa vie au moment où le tumulte allait prendre fin. Il n'avait plus peur du temps qui passe, qui fait passer la vie dans le néant. Il était devenu le temps et il se reconnaissait maintenant dans l'homme à la montre. Il s'était rendu le temps en se rendant au temps. Il ne serait plus dévasté par le compte à rebours obsédant qui occupait sourdement toutes ses pensées, car en voulant le fuir, il avait rencontré le pur amour, celui qu'on ne peut approcher sans en être consumé, sans devenir soi-même le feu. Il comprit qu'il n'était plus que passion, et que cela, il l'avait désiré toute sa vie, et l'attente avait enfin prit fin. Cette passion l'emportait maintenant au-delà de lui-même, lui révélant ainsi la vérité sur le monde, le monde qu'il tenait maintenant dans le creux de ses mains.

Il ne sentait plus au-dessus de lui la menace permanente du glaive du temps ; il lisait dans le monde comme à livre ouvert. La femme-continent lui avait donné l'espace, et son désir avait atteint son point d'équilibre parfait, c'est-à-dire son éternité. Il savait que, même si lui-même s'éteignait, son désir lui survivrait dans les siècles des siècles, puisque de ce cœur immobile naissait l'ardeur d'un mouvement qui n'avait pas de fin. La gemme adamantine qu'il découvrait ébloui en son for intérieur, il savait qu'il la portait en lui depuis toujours, et qu'il n'avait fait qu'attendre la grâce du moment qui devait en révéler tous les feux. Il comprit en même temps que la sourde culpabilité qui hantait tous ses actes, sa vie durant, n'était que l'écho d'une conscience enfouie et muette, la conscience de la valeur inestimable de son secret. Ce que lui reprochait son moi le plus profond, c'était simplement d'échouer à le mettre au jour, de tergiverser sans fin au lieu de réaliser la plénitude de ce secret, d'en consommer la vérité.

Il se rendit compte soudain qu'il était éveillé, les yeux grands ouverts et que depuis un moment il scrutait fixement le plafond de la pièce où il était enfermé. En se relevant sur le lit, il remarqua dans sa cellule une petite table et une chaise qui l'invitait à s'y asseoir. Il prit place docilement et découvrit sur la table un grand cahier ouvert à la première page. La page était blanche et seul un stylo noir y reposait ; il était évident qu'on lui offrait les moyens de se confesser, à tout le moins de s'expliquer. Cette mise en scène d'une rude sobriété lui fit comprendre que le moment était venu de coucher là toutes les phrases qui depuis le début de cette nuit décisive avaient tourné dans son esprit. Il sut aussi, instinctivement, que ce qu'il allait écrire lui servirait de défense, car il avait compris que, sous peu, il devait comparaître devant ceux qui allaient le juger. Depuis que l'homme à la montre s'était présenté chez lui, le déroulement des événements lui apparaissait à présent avec clarté, et le dénouement approchait. Il sentit qu'un sourire s'était dessiné sur ses lèvres, et il éprouva alors une grande joie : il touchait enfin au bout du chemin. Il s'apprêtait avec une infinie

satisfaction à proclamer sa liberté pleine et entière à la face du monde, dont il acceptait d'avance le jugement puisqu'il ne le craignait pas, puisqu'il faisait corps avec cette liberté. Il lui avait fallu toutes ces années de lutttes et de souffrances pour comprendre la simplicité de cela : s'ajointer à soi-même, c'est renoncer à soi-même. Il était enfin prêt à disparaître aux yeux du monde, et dans le dernier regard que le monde porterait sur lui, il se savait triomphant.

**Patrick Kabakdjian**